

# Différents récits sur le départ des juifs du Maroc dans les années 1960-1970

EMANUELA TREVISAN SEMI

L'homogénéité des narrations sur les raisons du départ est sans doute un trait commun des migrations des juifs des pays comme l'Irak, la Syrie, le Yémen, l'Éthiopie dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Les opérations qui ont accompagné ces migrations sont rappelées aujourd'hui en Israël avec des noms qui soulignent leur caractère mythique et mythifiant : opération Ezra et Nehemia<sup>1</sup>, Tapis magique<sup>2</sup>, opération Moshé<sup>3</sup> ou opération Solomon<sup>4</sup>. Rien de semblable pour les juifs marocains, même s'il a eu une opération comme celle de Yakhin (1961-1964), qui pourrait rentrer dans cette catégorie. En Israël, la migration des juifs marocains n'est pas connue et rappelée comme opération Yakhin ; il y manque une représentation mythifiante et des sentiments de malaise entourent le sujet. On ressent parmi les juifs marocains émigrés en Israël que j'ai interviewés une grande nostalgie envers le pays quitté – et qui dans l'esprit de certains n'a jamais été vraiment quitté<sup>5</sup> – qui se

---

1. 120 000-130 000 juifs d'Irak furent transportés par un pont aérien en Israël en 1950-1952.

2. 40 000 juifs du Yémen furent transportés par un pont aérien en Israël en 1949-1950.

3. 14 000 juifs d'Éthiopie furent transportés par un pont aérien en Israël en 1984.

4. 14 600 juifs d'Éthiopie furent transportés par un pont aérien en Israël en 1991.

5. Voir Emanuela Trevisan Semi, « La mise en scène de l'identité marocaine en Israël : un cas d'"israélianité" diasporique », *A contrario*, vol. 5, n° 1, 2007, p.37-50.

trouve en contradiction avec le discours sioniste fondé sur la négation de la vie en diaspora<sup>6</sup>.

Je chercherai ici à rendre compte de la complexité d'un événement qui a été simplifié dans la narration officielle de chacun des groupes sociaux, à partir des représentations, des souvenirs, des histoires racontées par les musulmans et par les juifs restés sur place. Même si d'après les personnes que j'ai interviewées les sentiments de nostalgie et l'ambiguïté dans le positionnement identitaire à l'égard du Maroc sont plus évidents parmi ceux qui ont émigré en Israël que parmi ceux qui sont partis en France ou au Canada, il est indéniable qu'un lien particulier continue de lier les juifs qui ont quitté le Maroc à ce pays. De même, nous pouvons souligner qu'un lien particulier est maintenu par les musulmans à l'égard des juifs qui en sont partis. Un troisième cas de figure est représenté par les juifs qui sont restés et qui ont vu partir la plus grande partie de leur famille<sup>7</sup>. Le deuil de l'absence des juifs du Maroc attend toujours les façons adéquates pour être exprimé et des cicatrices encore visibles montrent les traces de ce traumatisme.

### ***Les vagues migratoires des juifs marocains***

Les départs des juifs du Maroc se déroulent dans un contexte qui diffère de celui des autres pays arabes, nombreux à procéder à de véritables expulsions. Seuls la Tunisie et le Liban peuvent être comparés au Maroc : en 1957, la Tunisie comptait encore entre 65 000 à 70 000 juifs<sup>8</sup>.

Au Maroc, au moment de l'indépendance proclamée le 2 mars 1956, la population juive s'élevait à 170 000 personnes<sup>9</sup>. Entre 1948, date de naissance de l'État d'Israël, et 1956, date de l'indépendance du Maroc, presque un tiers des juifs du Maroc (90 000) avait quitté le pays, principalement à destination d'Israël. Toutefois une majorité d'entre eux était restée.

---

6. Le terme qu'on utilise en hébreu est *shlelilit ha-golah* (négation de la diaspora). Sur l'usage de ce concept, voir Gabriel Piterberg, *The Returns of Zionism*, Londres-New York, Verso, 2008.

7. Voir Nicole Elgrissy Banon, *La Renaissance : mémoires d'une marocaine juive et patriote*, Casablanca, Afrique orient, 2010.

8. Jacques Taïeb, « L'échec de l'intégration des Juifs de Tunisie », *La fin du judaïsme en terres d'islam*, Shemuel Trigano, Paris, éd. Denoël, 2009, p. 359-377, p. 365.

9. Victor Malka, 1978, *La mémoire brisée des Juifs du Maroc*, Paris, Éditions Entente, 1978, p. 71.

En 1955-1956, des émissaires du Mossad arrivèrent au Maroc pour mettre en œuvre l'autodéfense des juifs et surtout organiser les modalités de leur émigration. Les agents du Mossad arrivèrent pour organiser un mouvement clandestin, le Misgueret, composé de diverses cellules, dont l'une connue sous le nom de Makela. Celle-ci avait pour rôle d'organiser l'émigration clandestine des juifs vers Israël. Ce mouvement fut actif jusqu'en 1964<sup>10</sup> ou 1966<sup>11</sup>.

Ce n'est qu'en 1959, après la décision prise lors de la réunion de la Ligue arabe au Maroc de bloquer l'émigration des juifs – Ligue arabe à laquelle le Maroc venait d'adhérer –, que débuta l'émigration clandestine. Si, entre 1956 et 1961, le Mossad avait organisé le départ, semi-clandestin avant 1959, et clandestin jusqu'au 1961 (de 18 000 juifs<sup>12</sup> entre 1961 et 1964), ce sont 97 005 juifs qui partirent pour Israël<sup>13</sup>.

Si, pour les années 1940-1950, les historiens sont d'avis de considérer les facteurs politiques, sociaux et religieux comme moins importants dans le choix du départ que les questions économiques et nationales (ils insistent en particulier sur le rôle du mouvement sioniste), pour ce qui est de la décennie suivante, le débat reste ouvert et l'histoire est encore à écrire. L'influence exercée par le sionisme dans les années 1940-1950, un sionisme teinté de couleurs religio-messianiques, auprès d'une population, surtout rurale, qui avait toujours considéré que la rédemption d'Israël aurait pu trouver une signification politique concrète, a été soulignée par Yaron Tsur<sup>14</sup>. Le phénomène s'est accentué au moment où l'interaction entre l'identité nationale et la religion a pu devenir problématique ; quand les distinctions entre le sionisme, Israël et les juifs indigènes devenaient moins nettes, et l'incertitude quant au futur se faisait plus prégnante<sup>15</sup>.

---

10. Meïr Knafo, *Le Mossad et les secrets du réseau juif au Maroc (1955-1964) : les opérations de la Misgueret, ses succès et ses échecs*, Paris, Biblieurope, 2008, p.70-89.

11. Yigal Bin-Nun, « La négociation de l'évacuation en masse des Juifs du Maroc », *La fin du judaïsme en terres d'islam*, Shemuel Trigano (éd.), Paris, Denoël, 2009, p. 303-358, p. 357.

12. Michael M. Laskier, Eliezer Bashan, "Morocco", *The Jews of the Middle East and North Africa in Modern Times*, R. Spector Simon, M. M. Laskier, S. Reguer (éd.), New York, Columbia University Press, 2003, p. 471-504, p. 501.

13. Yigal Bin-Nun, « La négociation... », art. cit., p. 353.

14. Yaron Tsur, "The religious Factor in the Encounter between Zionism and the Rural Atlas Jews", in *Zionism and Religion*, Sh. Almog, J. Reinharz, A. Shapira, éd., Hanover and London, Brandeis University Press, 1998, p. 312-329, p. 325.

15. Aomar Boum, "From 'Little Jerusalem' to the Promised land: Zionism, Moroccan Nationalism, and Rural Jewish Emigration", in *Journal of North African Studies*, 15, 1, 2010, p. 51-69, p. 66.

À partir de 1964, l'influence du sionisme diminue et chacun désormais connaît les difficultés d'intégration des juifs marocains en Israël.

### ***Les années 1960-1970***

À partir de la moitié des années 1960 et du début des années 1970, ce sont surtout les « événements », c'est-à-dire les troubles qui agitent la période, plutôt que des acteurs extérieurs, comme les agents du Mossad, qui contribuent à l'accélération de l'émigration des juifs marocains. Les nouvelles vagues migratoires se caractérisent par un changement du pays de destination (non plus seulement Israël mais aussi la France et le Canada), un changement dans les couches sociales touchées par le mouvement migratoire (non plus seulement les milieux ruraux et les gens les plus démunis, même si d'autres classes aussi avaient été concernées mais surtout les couches moyennes et aisées urbaines) et l'absence d'une organisation susceptible de planifier les départs.

Au début des années 1960, des événements précipitèrent les départs. En janvier 1961, deux faits marquèrent la communauté juive du Maroc et furent interprétés, sur le moment et *a posteriori*, comme une sorte de signal des années sombres qui allaient suivre : la visite de Nasser (2 janvier) et le naufrage du *Piscès*, un navire qui transportait clandestinement vers l'Espagne 44 juifs marocains (10 janvier). Débute alors la décennie des émigrations massives des juifs très préoccupés par la détérioration du climat social et l'islamisation progressive du pays au lendemain de la mort de Mohammed V<sup>16</sup> (février 1961) et dans les premières années du règne d'Hassan II.

La presse nationale lance alors des campagnes antisémites ; des boycotts sont organisés contre les marchandises des commerçants et des industriels juifs marocains et l'on voit se multiplier des attitudes toujours plus hostiles envers les

---

16. On peut trouver chez Mohammed Kenbib plusieurs références aux positions de Mohammed V, tendant à rassurer les juifs en 1948, lorsque la naissance de l'État d'Israël et les troubles qui en résultèrent risquaient de se répercuter au Maroc. À noter une déclaration du sultan rapportée par *Le Jeune Maghrébin* du 4.6.1948, quelques jours avant le massacre d'Oujda, où 30 juifs furent tués (Kebib 1994, p. 679-682) : « Le souverain rappela que "ses sujets juifs [vivant dans le pays] depuis des siècles [étaient] placés sous sa protection et [avaient] toujours été fidèles au trône marocain" ». De ce fait, « [ils] sont différents de ces juifs errants qui, venant de divers pays, convergent vers la Palestine et cherchent à en prendre injustement possession », Mohammed Kenbib, *Juifs et musulmans au Maroc 1859-1948*, Rabat, Faculté des lettres et des sciences humaines, 1994, p. 676.

particuliers : problèmes au travail, insultes, tracasseries, jets de pierres, chapeaux et kippas arrachés dans les rues ; hostilités racontées par un grand nombre de nos interlocuteurs juifs.

Si une partie des juifs qui quittent le Maroc à cette époque est toujours constituée par des gens pauvres et marginalisés, les élites, elles aussi, commencent à émigrer. Michael Laskier a isolé trois groupes au sein de l'élite juive marocaine post-indépendance : les juifs influencés par la culture française, ceux qui l'ont été par l'éducation reçue dans les écoles de l'Alliance et aussi, d'une certaine façon, par le sionisme, et ceux qui croyaient à une entente judéo-musulmane, parmi lesquels il y avait des juifs de gauche, des communistes et d'autres de tendance modérée<sup>17</sup>. De ces trois groupes, le premier émigra surtout en France et au Canada, le deuxième en France ou en Israël, quant aux autres, ils restèrent au Maroc.

Si l'on peut cerner, de la sorte, de grandes catégories et des attitudes générales qui forment la toile de fond de cette histoire et qui contribuent à créer le récit officiel de chaque groupe, notre but est plutôt de voir ici quels sont les « petits » récits des acteurs et des témoins ; comment les motivations des départs, personnelles et officielles, ont été perçues ; où résident les oublis ou les prises de distance ; et, enfin, quel est l'espace de perméabilité entre les différentes narrations. Nous avons cherché à garantir le même statut aux témoins, qu'ils soient des intellectuels musulmans marocains ou des intellectuels juifs marocains, ou qu'ils proviennent des couches moyennes ou populaires des deux milieux. Si la problématique de la migration juive du Maroc a été, en général, abordée à travers le récit des juifs qui ont quitté le pays, on cherchera ici à mettre en interaction cette narration avec celle provenant de ceux qui sont restés, qu'ils soient musulmans ou juifs.

Cette recherche fait partie d'une enquête plus large menée avec Hanane Sekkat Hatimi<sup>18</sup>, commencée en 2005, qui concerne les représentations qu'on se fait au Maroc, et à Meknès en particulier, des juifs marocains et des juifs qui y ont vécu il y a deux ou trois générations, dans un contexte qui se caractérise aujourd'hui par leur

---

17. Michael M. Laskier, Eliezer Bashan, "Morocco", art. cit., p. 500.

18. Voir Emanuela Trevisan Semi et Hanane Sekkat Hatimi, *Mémoire et représentations des juifs au Maroc : Les voisins absents de Meknès*, Paris, Publisud, 2011.

quasi-absence (entre 3 000 et 5 000 personnes recensées sur tout le Maroc par la communauté et moins de 80 à Meknès<sup>19</sup>)<sup>20</sup>.

### ***Dans la narration juive***

Dans les perceptions juives, c'est l'époque de grands changements : démographiques (les Français étaient partis, de nombreux juifs également et l'avenir des familles juives était moins garanti), économiques (les grandes entreprises avaient quitté le Maroc, il y avait crise), socioculturels (l'éducation reçue dans les écoles de l'Alliance faisait rêver à la France et donnait envie d'y continuer les études supérieures, au Maroc manquaient certaines facultés), politiques (le Maroc s'était lancé dans un processus d'arabisation et d'islamisation d'une façon telle qui ne permettait pas d'imaginer une place laissée pour la minorité juive soulignant ainsi la difficulté d'appartenance à plusieurs identités). On craignait le futur et on avait peur.

Mais nombreux, surtout dans les milieux intellectuels, ne pensaient pas partir pour toujours, une partie projetait d'aller étudier en France pour revenir au Maroc et certains l'ont fait. Plus tard, les conditions leur apparurent tellement détériorées qu'ils finirent par quitter le pays définitivement.

---

19. En 1953, les habitants juifs de Meknès étaient estimés à 19 794 et en 1963 à 6 708, M. Laskier, "Morocco", art. cit., p. 493.

20. La recherche repose sur l'observation et sur l'enquête à travers des entretiens semi-directifs menés auprès de différentes couches de la population (hommes et femmes), dont beaucoup ont été conduits en profondeur. Les entretiens ont été menés auprès de personnes d'un certain âge censées avoir connu les juifs et auprès de jeunes gens qui ne les ont pas connus, y compris étudiants et travailleurs du souk mais aussi auprès de jeunes qui ont fréquenté des juifs au lycée. Nous avons interviewé 180 personnes censées avoir fréquenté des juifs : artisans et marchands du souk, voisins du Mellah (ancien et nouveau), artisans ayant appris un métier auprès de juifs ou personnes ayant travaillé pour des juifs (femmes de ménage, dentellières en chambre), petits commerçants et négociants, entrepreneurs, comptables, fonctionnaires, personnes exerçant des professions libérales, surveillants et professeurs de lycée et d'université, intellectuels. Parmi les étudiants, on trouve 54 étudiants de la faculté des lettres (langues, géographie, sociologie, études islamiques) et quelques salariés. Nous avons interviewé 28 personnes de la communauté juive de Meknès (plus d'un tiers) – et pour certaines d'entre elles à plusieurs reprises. D'autres entretiens auprès de juifs originaires de Meknès et émigrés en France ou en Israël, principalement des intellectuels, des artistes ou des représentants d'associations, ont été réalisés par une seule des auteurs, Emanuela Trevisan Semi.

7 000 partent entre juin et novembre 1967<sup>21</sup>. Ce sont surtout les élites qui quittent le pays, en particulier à destination de la France et du Canada. Des juifs vendent précipitamment leur maison et leur commerce (nos interlocuteurs mentionnent ces ventes à plusieurs reprises) ; les jeunes gens qui sont en vacances à l'étranger sont incités par leur famille à ne pas rentrer et s'ils sont déjà installés à l'étranger, ils invitent leurs parents à quitter le Maroc. Il ne s'agit pas là d'un départ clandestin à proprement parler, comme le prouve ce qu'en rapporte le journal du parti Istiqlal (parti de l'Indépendance) : « Il nous importe peu que les juifs quittent le Maroc... Ils ne s'intéressent qu'à leurs gains, ils sont accrochés à la peau du peuple marocain dont ils sucent le sang. »<sup>22</sup>

Je souhaiterais présenter ici quelques extraits des interviews qui explicitent ce processus<sup>23</sup>.

L'actuel président de l'Alliance raconte les grands changements démographiques et le sentiment d'inquiétude, surtout dans les petites villes comme Meknès :

En 67, j'ai quitté le Maroc pour venir à Paris et après je n'ai plus considéré que j'habitais le Maroc ni Meknès. L'étape définitive est 67 : avant [...] je faisais des allers-retours, je savais ce qui se passait à Meknès mais ma perception c'est déjà d'une ville qui est en train de se vider de ses habitants et de ma génération dont une grande partie cherchait à faire leurs études à l'extérieur... En 67, il y avait la guerre des Six-Jours : dans tout le Maroc, il y a eu un sentiment désagréable, une très grande inquiétude et, dans les petites villes comme Meknès, l'inquiétude était encore plus forte parce que le quartier juif n'était séparé du quartier arabe que par une rue, ce n'est pas qu'on avait peur que les autorités ne se désintéressent de nous, c'est que simplement la vie quotidienne devenait désagréable.

Un professeur de démographie à Paris, originaire d'Oujda, se rappelle le sentiment d'insécurité :

L'idée, c'était qu'en étant juif, on ne savait ce qui nous pouvait arriver et donc la question de sécurité... Mon père avait commencé à chercher d'acheter un appartement à Paris et donc au Maroc on cherchait à épargner, je me souviens que j'étais jaloux de mes camarades qui avaient... Mais c'est mieux d'épargner, on ne sait jamais...

---

21. Ils étaient 60 000 au Maroc avant la guerre de Six-Jours et seront 53 000 en novembre 1967, V. Malka, *La mémoire brisée...*, *op. cit.*, p. 71)

22. *El Alam*, 23 avril 1969, cité par V. Malka, *op. cit.*, p. 67.

23. Ces entretiens ont été menés par Emanuela Trevisan Semi à Paris ou en Israël dans les années 2007-2009.

Un écrivain qui avait pensé revenir au Maroc après ses études à la Sorbonne explique pourquoi ses parents aussi, qui ne pensaient pas quitter le Maroc, tout d'un coup ne sont plus sentis chez eux et sont partis en 1967 :

Moi je n'avais pas du tout l'idée que je partais définitivement en 1956, mais vraiment pas du tout, je m'en doutais peut-être un peu car j'avais envie de vivre à Paris, je rêvais d'être prof à la Sorbonne ou ambassadeur... Mais je me disais au Maroc en tant que juif marocain, je ne serai jamais ambassadeur et en France néanmoins et donc la Sorbonne, ma vocation aurait été la diplomatie... Mais néanmoins c'était un rêve... Si les choses avaient tourné autrement... En 67, mes parents qui pensaient pas du tout vraiment à partir, ils avaient 8 enfants et il n'y en avait que 3 qui étaient partis [...] mais on ne savait pas ce qui allait se passer le lendemain, c'est ça...

Ce n'est pas qu'on avait peur pour la vie mais on ne savait pas comment cela pouvait tourner, un sentiment de... On ne savait pas, on ne savait pas que le lendemain... On ne savait pas ce qui allait se passer, donc on n'était pas ancré, comme on aime l'être, on est chez soi, on n'était pas comme ça avant, mais pendant toutes les années 64, 65, 66, 67, il y a eu toutes les histoires de passeport, vous savez... C'était très gênant aussi... Est arrivée la guerre des Six-Jours et voilà.

Le président de la Fédération française du judaïsme marocain et qui était pharmacien au Maroc considère qu'un élément décisif pour lui a été l'arabisation des écoles et l'avenir de ses enfants :

Je suis venu en France en 1973, en 69 j'ai eu mon premier enfant (au Maroc) et en 73 il y avait des attentats, contre le roi, [contre] l'avion, à chaque fois qu'il y avait quelque chose il y avait une vague de départs, en 1967 quand il y a eu la conférence de Casablanca et tous les pays arabes se sont réunis... il y a eu des tracasseries, on a refusé les passeports, l'histoire des sionistes, l'atmosphère n'était plus comme avant, ce qui a motivé le départ c'est que quand on a arabisé l'école on a dit : « et l'enfant est-ce qu'il va étudier en arabe ? »

Un ingénieur explique que le changement dans l'économie après le départ des Français a contraint certains à partir :

Le domaine dans lequel j'étais c'était dans les exploitations agricoles et il n'était plus question de s'installer, c'était fini et donc j'ai eu une proposition pour aller travailler à Dakar.

Un commerçant qui avait 16 ans en 1967 parle de l'action des mouvements comme l'Alyat ha-no'ar qui exerçait une forte influence sur les jeunes :

Donc on a quitté en 1967 [pour Israël] et l'on a cru que cela va prendre quelques mois mais ça a pris un an avant que mes parents réussissent à vendre nos affaires et nous rejoindre... Moi j'étais chez les scouts et l'Alyat ha-no'ar, on nous a cherchés dans tous les mouvements de jeunesse.

Un réalisateur qui habite à Tel Aviv parle des avantages que le départ des juifs du Maroc a provoqués, de l'ambivalence dans les appartenances et de la question de la double appartenance, enfin de l'Istiqlal :

... ils étaient aussi contents qu'on est parti, car après l'indépendance il y avait des milliers des postes, et c'est certain que les dirigeants du pays facilitaient ces départs pour que les gens se déplacent... je suis sûr qu'il y a un jeu là... Il y a la trahison, mais il y a cela aussi, il est vrai qu'il n'y a pas eu beaucoup de juifs qui ont participé à la lutte contre les Français, ou dans l'Istiqlal, c'est vrai que l'Istiqlal était pro-palestinien et c'était difficile... Il y avait une ambivalence chez les gens de l'Istiqlal, les juifs ne pouvaient pas être ouvertement pour Israël au Maroc, très difficile, cette double appartenance qui existe chez les juifs, partout d'ailleurs, pas facile quand il y a un conflit.

Un graphiste qui habite à Tel Aviv et qui a quitté le Maroc en 1968 explique le choix obligé pour Israël que des questions familiales pouvaient imposer et la préoccupation de garantir un mariage juif à ses cinq filles :

Ma famille était déjà partie : moi je suis l'aîné et dans l'état d'esprit marocain, je devais être le responsable de la famille, j'aurais dû être parti avec eux, mais j'étais conscient qu'Israël... Cela ne fait pas pour moi, moi j'aime la vie, je dois jouer au poker tous les soirs, j'avais une autre proposition, on pouvait partir en France, c'était difficile de trouver des logements à Paris, moi je serais allé en France, mais la famille était en Israël et c'était plus facile venir en Israël... Je ne sais pas mais les gens riches, les 80 % ne sont pas là [en Israël], la grande masse est ici, moi aussi je ne serais pas venu ici, à l'âge de 26 ans, j'avais 5 enfants, responsabilité de famille, sinon je serais allé à Paris, ou à Florence, à Venise... Mais pas en Israël... Mais il y avait cette responsabilité... Il y avait un détail important, si je reste ici [au Maroc], j'ai 5 filles avec qui elles vont se marier ? Tous ces petits détails... et l'on a fait les bagages...

Un ex-membre d'un *kibbutz* qui était entré dans un mouvement de jeunesse, le Dror, se réfère au climat global de peur :

C'était une époque très tendue, tous avaient une trouille, une angoisse... Parmi tous les copains, dans toutes les familles l'idée c'était : on n'est pas là, notre vie ce n'est pas au Maroc, où ? C'est plus nuancé mais notre vie ce n'est pas au Maroc... Quand il y avait le moindre brin de conflit cela sortait comme... Pff [sifflement]. Je ne me rappelle pas d'incidents notables... Un climat global, j'avais peur, j'avais peur de la police, encore que juif, ok je suis dans un quartier mal famé, peut-être que si je n'avais pas été juif je n'aurais pas eu peur, mais la peur, c'était en tant que juif, il vaut mieux éviter les occasions... éviter les femmes, ne pas être non accompagné... Dans certaines situations tu te dis, là il y a un risque et donc tu as intégré, intériorisé cela et tu agis en conséquence... Il vaut mieux ne pas te faire voir, il y avait un mec qui nous harcelait, il ne harcèle pas que moi, moi j'avais la trouille de le rencontrer dans la rue, ma trouille, c'était de le rencontrer, et si on le rencontrait, il me harcelait verbalement, c'était pas un délinquant, c'était un voyou mais il était clair que son âme était orientée contre les juifs.

Les extraits insistent sur le climat d'angoisse qui traversait les différents milieux et couches sociales, angoisse pour le climat social, pour le climat politique, pour un avenir incertain.

### ***Des oublis, plusieurs récits***

En 1967, au lendemain de la guerre des Six-Jours dans un climat d'antisémitisme croissant, deux jeunes juifs sont assassinés à Meknès (le 11 juin 1967)<sup>24</sup>.

Il s'agit de Joseph Elhyani, âgé de 18 ans, et d'Élie Torjman, âgé de 28 ans, poignardés en ville, dans le Nouveau Mellah, à la sortie d'un cinéma. Les deux jeunes gens ont été enterrés au cimetière de Meknès, dans un endroit placé, d'une façon significative, à côté du carré des six victimes du massacre de Petit-Jean (Sidi Kassem) en 1954<sup>25</sup>. Et leur pierre tombale porte la mention de leur assassinat.

Aucun de nos interlocuteurs musulmans, à l'exception d'un seul – pas même ceux qui en 1967 avaient l'âge des deux jeunes gens poignardés dans le Nouveau Mellah – ne se rappelait l'événement du meurtre à Meknès. Lorsqu'il était évoqué au cours de l'entretien, les étudiants s'en tiraient souvent par un « Tu ne vois pas les meurtres qui se produisent tous les jours en Palestine ? », signifiant par là que nos questions ne tenaient pas compte du contexte du Moyen-Orient et qu'il était inutile d'attribuer de la valeur à des faits dépourvus de signification. Impossible donc pour eux de relier cet événement spécifique à la grande vague des départs de l'été 1967, au lendemain de la guerre des Six-Jours.

À l'inverse des musulmans, la majeure partie des interlocuteurs appartenant à la communauté juive se rappelle parfaitement cet événement hautement traumatique<sup>26</sup>. Le souvenir des meurtres refaisait surface dans les entretiens quand on posait une question sur le climat pendant la guerre des Six-Jours ; c'était aussi un événement mentionné pour expliquer les départs.

---

24. Cet épisode est rappelé par Vincent Crapanzano, *Les Hamadcha. Une étude d'ethnopsychiatrie marocaine*, Paris, Sanofi-Synthélabo, 2000, p. 136: « La ville [Meknès] fut la scène d'un des rares incidents violents au Maroc au moment de la guerre des Six-Jours entre Arabes et Israéliens en juin 1967. »

25. En août 1954 (premier anniversaire de la déposition du sultan), à Sidi Kassem (Petit-Jean), la foule musulmane prit pour cible des intérêts juifs et causa la mort de six juifs marocains.

26. Presque tous les juifs issus de Meknès interrogés qui vivent à l'étranger se souviennent également de cet épisode y compris du nom du plus jeune des deux garçons.

Oublis et souvenirs sont révélateurs, les uns comme les autres, de l'implication et de l'identification de chacun à son groupe d'appartenance. La mémoire vivace qui en a été conservée dans la communauté juive montre que les souvenirs y ont été cultivés : d'un côté, la communauté dans les dernières décennies a vécu plutôt dans une bulle d'isolement qui lui a permis de mieux entretenir les souvenirs ; et, de l'autre, la peur qui continue à habiter cette communauté peut trouver des justifications dans les événements du passé qui deviennent des rappels contre l'oubli. Enfin, à l'occasion des visites au cimetière, les deux tombeaux placés non loin de l'entrée restent un lieu de mémoire pour les membres de la communauté de Meknès.

Le phénomène n'a rien de nouveau et correspond au fait qu'on se sent « personnellement » concerné par un événement ou pas : Avishai Margalit explique, lorsqu'il se réfère au meurtre de Martin Luther King, que les Noirs sont capables de se le rappeler dans les détails bien mieux que les Blancs, alors que la situation s'inverse quand il s'agit de celui de John Kennedy<sup>27</sup>.

On sait, par ailleurs, qu'en matière de mémoire il faut également prendre en compte les mécanismes propres à la mémoire collective qui dépendent de la façon dont les mémoires individuelles sont entretenues et soutenues par les groupes sociaux auxquels l'individu fait partie, générant alors « un courant de pensée continu, d'une continuité qui n'a rien d'artificiel, puisqu'elle ne retient du passé que ce qui en est encore vivant ou capable de vivre dans la conscience du groupe qui l'entretient » (Halbwachs 1997, p. 131). Ce cas nous montre précisément comment la communauté juive marocaine a été capable d'entretenir le souvenir.

Les intellectuels musulmans interpellés sur un tel vide mémoriel ont rappelé le climat politique et idéologique de l'époque, favorisant – à la suite de la victoire militaire israélienne – la perception de l'Israélien tout-puissant, vainqueur des armées arabes, auquel le juif marocain aurait été assimilé. Une équivalence se construit ici entre juifs du Maroc et juifs israéliens, comme si l'armée israélienne avait eu son pendant au Maroc, qui aurait pu défendre les intérêts des juifs marocains.

L'ancien doyen de la faculté des lettres de Meknès, cherche à expliquer l'oubli des meurtres au Nouveau Mellah à la lumière du climat de l'époque ; climat qui n'autorisait pas d'exprimer des sentiments d'empathie envers les juifs. Il insiste sur le choc produit par ce départ inattendu :

---

27. A. Margalit, *L'etica della memoria*, Bologne, Il Mulino, 2006, p. 50 (*The Ethics of Memory*, 2004).

Vous savez il y avait la guerre de 1967 et l'image dans la tête du *Meknessi*, quand vous avez les deux images, [celle du meurtre et celle d'] un pays qui occupe la côte ouest, le Sinaï, le Golan, ça c'est l'élément majeur et ce n'est pas seulement un acte militaire... On a parlé au début [de l'entretien] de ces juifs qui ne répondaient pas, ne se défendaient pas et que soudain trois grandes armées arabes et dans un temps très court et avec une propagande... Le choc était tellement grand que peut-être dans l'esprit du Marocain... Pourquoi devaient-ils partir, on ne se mettait pas dans la peau des juifs à l'époque... Et donc si les juifs sont si puissants pourquoi ceux de chez nous sont-ils partis, alors qu'ils ne savent pas que c'est du reliquat... Je pense que les gens qui ne reconnaissent pas l'existence de ces deux meurtres à Meknès regardent leur camp, ne regardent pas l'autre camp, ne considèrent pas que deux meurtres c'est quelque chose, comparé à ce qu'il y avait avant.

Parmi les gens qui côtoyaient au quotidien les juifs au *mellah* ou au souk, le départ des juifs est une blessure toujours ouverte, un traumatisme. Le choc entre les deux représentations antithétiques des juifs, l'une qui les montre peureux et sans défense, l'autre qui les voit forts, combattifs et puissants en Israël, engendra une ambiguïté. Selon nos interlocuteurs d'aujourd'hui, qui admettent et cherchent à rendre compte du climat antisémite qui a suivi la guerre des Six-Jours, les musulmans de l'époque s'attendaient à les voir réagir au Maroc, dès lors qu'ils étaient attaqués, comme les médias les montraient réagissant en Israël, ou alors subir leur sort en silence, comme tant d'autres fois dans leur histoire. Dans un entretien, un musulman exprime ce sentiment d'incrédulité et la difficulté à composer avec ces deux images si opposées :

Je ne comprends pas comme en Palestine cela vient de la part des juifs. Peut-être ils étaient comme ça au Maroc, mais puisque ils étaient un degré moins des musulmans... là ils sont plus forts.

Cette perplexité se serait ajoutée à la blessure de l'issue de la guerre des Six-Jours.

Un juif de Meknès aujourd'hui président de l'Alliance se souvient : pendant la guerre des Six-Jours, sur le bureau de son père, très influent dans le marché du vêtement à l'occidentale et donc très proche d'une clientèle musulmane, il y avait des cartes du Moyen-Orient avec des pions que son père bougeait selon les avancées de l'armée israélienne « En jouant au général », il disait à ses clients musulmans : « Voilà, **nous** sommes là ! » Ce faisant il pensait qu'au fond les rapports avec les musulmans se seraient de la sorte rééquilibrés. Or, rapporte notre interlocuteur :

Les Arabes avaient perdu leur fierté. Cette humiliation était vécue par les Arabes au Maroc comme une blessure.

Mais on ne s'attendait pas à ce qu'ils partent. Et d'ailleurs ils ne voulaient pas partir.

Une femme marocaine qui est restée a très bien écrit : « Personne n'avait envie de partir tout en ayant peur de rester. »<sup>28</sup>

C'est pourquoi cette troisième voie, celle du départ, qui pouvait être envisageable pour les dirigeants de l'époque mais pas pour les simples citoyens, a surpris et troublé la population musulmane. Ce trouble ressort dans les entretiens menés à 40 ans de distance. Il est difficile de déterminer à partir de quel moment il s'est manifesté, peut-être à partir de la fin des années 1980 quand les juifs marocains qui avaient quitté le Maroc ont commencé à revenir pour visiter les lieux qui leur étaient chers. Le départ a provoqué le refoulement généralisé d'un souvenir désagréable, susceptible d'infirmier le discours, unanimement mis en avant dans les entretiens, sur la tolérance *innée* qui caractériserait les Marocains par rapport à d'autres populations musulmanes. Cette troisième voie réinterroge violemment le statut d'une minorité juive dans un pays arabo-musulman contemporain : selon un sentiment répandu, largement soutenu et porté par les autorités, le Maroc, à la différence des autres pays arabes, serait un pays qui tient à avoir de bonnes relations avec *ses* juifs, qu'il considérerait comme des citoyens à part entière, à égalité avec les musulmans.

En 2007-2008, deux films ont été produits au Maroc sur le thème de l'émigration des juifs – *Adieu mères* de Mohamed Ismaïl (2008) et *Où vas-tu Moshe ?* de Hassan Benjelloun (2007)<sup>29</sup>. Le festival du cinéma d'Agadir, en janvier 2009, a été consacré au même sujet. On peut voir, là, le début d'une phase nouvelle autour de la réflexion sur le traumatisme de ce départ refoulé dans la conscience collective marocaine. Dans chacun des deux films, les réalisateurs ont essayé de recréer le contexte qui a mené au départ : la responsabilité des organisations sionistes est rappelée sans toutefois que soient omis (surtout dans *Adieu mères*) ni le climat de peur qui était instauré chez les juifs de l'époque particulièrement, ni les déchirements vécus par les familles juives face à la décision de partir ou de rester<sup>30</sup>, ni les sentiments – divers – des Marocains.

---

28. Nicole Elgrissy Banon, *La Renaissance...*, *op. cit.*, p. 26.

29. Les deux films font référence aux départs des années 1950 et 1960.

30. Dans un entretien réalisé par Emanuela Trevisan Semi à Tel Aviv en avril 2008, avec le réalisateur Haïm Shiran, originaire de Meknès, celui-ci raconte un épisode qu'il mentionne aussi dans l'autobiographie qu'il est en train de rédiger, dont il m'a permis de disposer (ce dont je le remercie) et qui parle d'une pièce jouée dans les années 1950 à Meknès : « Un jour, un militant du mouvement sioniste Dror, Chlomo Sebbag, enseignant à l'école de l'Alliance et écrivain à ses heures perdues, demanda à Maurice Benhamou de monter avec sa troupe une de ses créations et nous eûmes ainsi le privilège de jouer *Le Départ*, pièce inédite de son cru, sur l'immigration des juifs du Maroc en Israël.

Si, dans les classes populaires musulmanes, entre voisins, amis et associés, le désespoir, le regret et la tristesse ont prévalu, dans les autres strates sociales, on a su profiter des avantages économiques et sociaux du départ d'une bonne partie de la population (plus de postes disponibles, chute des prix dans l'immobilier, etc.). Les deux films marquent le début d'un processus visant à revisiter des clichés jusqu'alors répandus dans la société marocaine : y affleurent des traces mémorielles assourdies jusqu'alors par la clameur des médias.

De grands oublis et des refoulements affectent donc les récits du départ des juifs de Meknès. Des événements désagréables, se référant à une époque qui continue à présenter de nombreuses zones d'ombres et à susciter beaucoup d'inquiétude, auraient entaché le cadre idyllique qu'on aime à remémorer, ce qui n'est rien que de très banal<sup>31</sup>.

Pour les gens du souk, les voisins sont partis en laissant un grand vide et, apparemment, sans raison ; aux yeux des gens aisés, les juifs ont encore une fois démontré par leur départ qu'ils étaient des traîtres et qu'on ne pouvait pas avoir confiance en eux ; pour les étudiants, il n'y avait aucune différence entre sionistes et juifs marocains.

Même la trace de l'aide que des voisins musulmans ont offerte à beaucoup de juifs de Meknès pendant la guerre des Six-Jours n'est pas non plus restée dans les mémoires des interlocuteurs musulmans, alors que beaucoup de juifs l'ont évoquée au cours des entretiens que nous avons menés avec eux.

---

Je me rappelle avoir tenu, aux côtés de ma cousine Henriette, le rôle du jeune s'apprêtant à partir en Israël... La pièce, qui ne fut jouée qu'une seule fois, fit cependant du bruit car elle traitait d'une cuisante actualité. La pièce racontait l'histoire d'un garçon qui voulait partir pour Israël dans le cadre de l'Alyah des jeunes, contre l'avis des ses parents. Le père accepte la décision de son fils, mais sa mère s'y oppose. En fin de compte, il part, s'engage dans l'armée et meurt au combat. La mère accuse son mari d'être à l'origine de la mort de leur enfant. Les jours étaient en effet ceux du départ en masse des juifs du Maroc. L'immigration en Israël des jeunes Meknessis divisait la communauté et déchirait les familles. Ceci, d'autant plus, que les gens recevaient des lettres de leur proches, partis vers le jeune État d'Israël, et ce qu'ils lisaient dans ces missives pouvait altérer leurs velléités sionistes ou leur faire douter des promesses des émissaires de l'Agence juive... Après l'indépendance du Maroc, Sebbag, devenu maître du barreau, s'était rallié à l'Istiqlal, parti contestataire et nationaliste de gauche, et avait brûlé tous les exemplaires de la pièce, afin de ne pas être accusé d'activités sionistes, au cas où sa maison serait fouillée. Lui-même immigra d'ailleurs en Israël en 1969.

31. Voir Johannes Fabian, *Memory against Culture*, Durham-Londres, Duke University Press. 2007, p. 106-118.

Les questions que nous avons posées à nos interlocuteurs à propos des raisons du départ des juifs, surtout après que les relations entre juifs et musulmans ont été dépeintes comme idylliques, créaient un grand embarras. La plupart du temps, dans le souk, on choisissait d'évoquer les lieux de résidence des juifs, l'époque et les modalités de leur départ, plutôt que d'en donner des *raisons*. Le questionnement susceptible de remettre en cause l'image de soi – son identité de musulman marocain tolérant – tendait à être considéré comme une provocation.

Les personnes que nous avons interrogées ne faisaient aucune allusion à l'angoisse qui avait submergé les familles juives, au climat de peur qui accompagna les grands changements du Maroc de l'époque, qui n'étaient pas sans rappeler des épisodes tragiques du passé, comme les troubles graves qui s'étaient produits à Meknès à cause du détournement d'eau en faveur de colons français en 1937<sup>32</sup> ou le massacre de Sidi Kassem (Petit-Jean) en 1954<sup>33</sup>.

Dans le contexte de la société marocaine – où le concept de l'inéluctabilité du destin, le *mektoub*, est central –, le recours à cette expression pour expliquer le départ des juifs est en fait plutôt rare chez les musulmans (seuls quelques-uns l'utilisent), alors qu'elle est souvent présente chez les juifs qui déclarent s'être sentis pris dans un engrenage qui les dépassait et auquel ils ne pouvaient opposer aucune résistance. C'est une réponse qui permet d'ailleurs de masquer la peur, un sentiment qui est moins mentionné parmi nos interlocuteurs juifs restés au Maroc. L'épouse du rabbin de Meknès lorsque nous lui demandons si les juifs étaient partis par peur répond : « Pas du tout, c'était le destin! »

### ***Dans la narration musulmane : des réponses indirectes***

Avant d'analyser les réponses directes, nous examinerons les réponses indirectes que nous avons obtenues : celles qui, au lieu de s'attacher à la question posée sur les raisons du départ, ont fourni des explications détournées. Elles présentent des différences typologiques selon que les interlocuteurs appartiennent aux classes populaires ou à la classe moyenne. Les diverses couches sociales se distinguent notamment dans la façon de nommer le pays qu'a rejoint une partie notable de l'émigration juive marocaine : *bladehom* (leur pays), Israël ou Palestine.

---

32. M. Kenbib, *Juifs et musulmans au Maroc...*, op. cit., p. 565.

33. Voir note 25.

Si les vendeurs du souk de Meknès ont volontiers recours au terme « Israël » et surtout à celui de *bladehom* « leur pays », les ressortissants des classes moyennes qui ont plus recours à un discours idéologique lui préfèrent celui de « Palestine ». Au lieu d'« Israël », il arrive qu'on dise « Tel Aviv », tandis que « Jérusalem » n'est jamais mentionnée.

*Un vendeur de chaussures* : Ils sont partis pour le Canada, mais la majorité pour Israël.

*Un marchand de tissus* : Dans les années 1960, 1970, ils sont partis, c'était le début, quand Israël a commencé... Ils faisaient des réunions et, à cette occasion, ils ont décidé de quitter le pays et ils sont partis.

*Un loueur d'échelles* : C'était une époque pendant laquelle les juifs partaient car ici il y avait moins de commerce et là il y avait plus de commerce et beaucoup voulaient changer de pays et aller dans leur pays (*bladehom*).

*Deux marchands de chaussures* : D'après ce qu'on a entendu dire, ils sont partis en Palestine parce que c'est leur pays.

*HSH* : — N'est-ce pas notre terre à nous en tant que musulmans ?

*L'un des deux* : — Si, elle est à nous.

*L'autre* : — Non, elle est à eux.

*Après une brève discussion, ils tombent d'accord* : — Il y a toujours eu des problèmes sur cette terre-là, depuis les temps bibliques !

*Une domestique qui avait été employée chez des juifs* : Ils sont partis en Palestine, au Canada, *bladehom*.

*HSH* : — Que voulez-vous dire par *bladehom* ?

— Tel Aviv.

*HSH* : — Tel Aviv, qu'est-ce que c'est ?

— Israël.

Le choix du terme pour désigner la destination des juifs peut donner lieu à des discussions domestiques susceptibles de révéler des divergences de perception au sein d'un même foyer. C'est le cas dans l'entretien qui suit, qui se tient dans une famille aisée – celle du maire de Meknès (à l'époque de l'enquête), membre du Parti de la justice et du développement. Nous avons pu assister à un échange entre la mère âgée, qui a eu l'occasion de travailler avec des juifs et tient à rappeler que le terme utilisé par les juifs eux-mêmes était « Israël », et d'autres femmes de sa famille.

*HSH* : Pourquoi sont-ils partis ?

*L'épouse du maire* : Ils sont allés en Palestine. Aron [un voisin] nous disait : « Nous partons pour notre pays (*bledna*), en Palestine. »

*La mère* : Eux, ils ne disaient pas « Palestine », ils disaient « Israël ».

*Deux autres femmes de la famille ajoutent* : C'est la même terre sauf qu'eux ils disent « Israël » et pas « Palestine ».

En ce qui concerne les modalités des départs, tous nos interlocuteurs s'accordent sur le secret ; ce que les témoignages historiques des émigrants juifs confirment. Ces derniers soulignent effectivement leur volonté de discrétion : on s'en allait avec le strict nécessaire, comme pour un voyage de courte durée, en laissant souvent les clés de l'appartement loué à un parent qui se serait chargé par la suite de les rendre au propriétaire.

Il résulte de nos entretiens qu'une grande partie des musulmans était au courant du départ des juifs, mais pas toujours de leur destination : ils ignoraient s'il s'agissait de l'étranger ou seulement de Casablanca, devenue rapidement la plus grande ville juive du Maroc.

*Un faiseur de jellabas* : Certains sont partis en laissant tout ici à quelqu'un, d'autres ont fermé la porte et sont partis, il y a des maisons qui appartiennent encore aux juifs et gardent les noms des juifs comme celle de Rafiha.

Personne ne semble faire le lien entre le secret maintenu et la peur de ne pas réussir à partir. On se contente de souligner que les juifs sont partis en cachette, sans prendre congé des musulmans, comme si, en agissant de la sorte, ils avaient laissé une plaie béante.

Lawrence Rosen, qui a étudié les réactions des Marocains musulmans durant la guerre des Six-Jours, a pu noter le sentiment de surprise d'une population qui cherchait à expliquer le départ des juifs. Dans le sud du Maroc, les départs des juifs étaient avant tout interprétés comme des aspirations messianiques. Ces motivations faisaient partie de la tradition religieuse et culturelle du judaïsme marocain ; les organisations sionistes les avaient utilisées et avaient su en tirer opportunément parti. Promesses messianiques qui s'accompagnaient d'autres promesses de nature profane : meilleurs logements, une éducation et un travail à l'arrivée dans la Terre promise<sup>34</sup>. Quand il s'agissait d'expliquer leurs intentions aux voisins musulmans, les juifs ne pouvaient que faire référence aux livres sacrés du judaïsme, ce qui conférait une sacralité particulière à leur départ : « Les Arabes comme les Berbères furent atteints et déconcertés par le départ des juifs. Certains expliquent qu'un grand homme juif

---

34. Bouganim, dans le roman *Le Cri de l'arbre*, exprime la contradiction criante entre les promesses précédant le départ et la dure réalité israélienne, à travers les paroles d'une de ses protagonistes, Mzel : « Une villa, qu'ils disaient ! – À Jérusalem, qu'ils promettaient !... Le coup de la villa à Jérusalem lui restait à travers de la gorge. » (Bouganim 1984, p. 10.)

du nom de Ben Gourion avait appelé ces derniers et qu'ils avaient dû partir, d'autres qu'il était écrit dans le livre saint des juifs qu'ils devaient repartir à l'Est. »<sup>35</sup>

À l'époque même des départs, des fantasmes naissaient de l'incompréhension face à une situation à laquelle on ne s'attendait pas, que personne n'avait souhaitée.

Le départ des juifs en tant que phénomène de groupe était donc bien perceptible dans la société, même si les départs individuels, qui se déroulaient en toute discrétion, demeuraient, eux, comme invisibles. Ceux de nos interlocuteurs qui nourrissent des sentiments de sympathie à l'égard des juifs s'emparent du fait de leur départ pour souligner combien les juifs sont des gens « corrects » – comme ce bijoutier qui raconte comment il a retrouvé toutes les bagues qu'il avait confiées à un juif, parti du jour au lendemain – ou expriment leur nostalgie. Ceux qui leur sont hostiles, qui avaient su entrer en concurrence avec eux, surtout dans les classes moyennes, y voient la confirmation de leur ruse – « Les juifs vendaient leurs maisons à plusieurs acquéreurs à la fois » –, de leur avidité – « Qu'est-ce qu'ils ont emporté comme argent et bijoux du Maroc ! » –, de leur prédisposition à l'escroquerie – « Ce marchand de bois était plein de dettes et il est parti » –, ou de leur attitude servile envers le roi qui avait voulu les récompenser. D'autres encore, surtout parmi les femmes et les étudiants, saisissent dans cette évocation l'occasion de parler du conflit israélo-palestinien.

Les membres de la classe moyenne, tout comme les étudiants, paraissent influencés par des préjugés antisémites – ils voient les juifs comme des traîtres, des comploteurs, une cinquième colonne –, ainsi que par un discours islamiste et par le conflit israélo-palestinien, largement évoqué dans les médias.

*Un entrepreneur* : En 1967, les juifs ont eu très peur, quand il y a eu des problèmes avec la Palestine, et ils ont presque tous vendu leurs magasins, ce sont des traîtres, ils savaient qu'ils allaient partir mais ils ne disaient rien, on passait chez eux le soir et le matin, ils n'étaient plus là, ils sont partis sans se faire remarquer... Ils sont allés en Espagne, en France, en général ils disaient qu'ils partaient pour l'Espagne et la France mais en réalité ils partaient pour Tel Aviv. Le jour avant leur départ ils vendaient leurs maisons plusieurs fois [au Maroc, un notaire n'est pas nécessaire, si les contractants se font confiance], ce qui signifie qu'ils savaient qu'ils allaient partir, alors ils vendaient à différentes personnes en même temps et le premier qui allait au cadastre, il devenait le propriétaire légitime, les autres avaient payé, mais ils n'avaient pas la maison.

---

35. Lawrence Rosen, 1968, "A Moroccan Jewish Community during the Middle Eastern Crisis", *American Scholar*, 37, 3, 1968, p. 435-451, p. 449.

*Un gros commerçant* : Ils commençaient à vendre leur biens, ils sont partis en cachette, ils sont partis en douce, avec l'approbation du roi, le roi avait beaucoup de serveurs juifs, toujours dans le palais, quand le roi a besoin de quelque chose c'est au juif qu'il s'adresse car il est toujours aimable.

*Un autre gros commerçant* : Il y avait un autre juif qui avait un magasin de bois sur la grande voie derrière la grande gare. Il avait beaucoup de dettes et il est parti sans prévenir personne. Ils disaient tous qu'ils partaient pour s'installer en France mais en fait ils partaient tous en Israël.

*Un procureur* : Après leur départ, ils m'ont donné leurs dossiers. Il y avait des problèmes quand ils sont partis, car ils avaient de l'argent, des chèques. Il y avait des juifs qui savaient qu'ils allaient partir, ils avaient des problèmes d'argent, des biens et aussi puisqu'ils savaient qu'ils allaient partir ils ont fait des prêts de banques, ils ont pris la marchandise chez les grossistes. Ils ont prit l'argent et ils ont laissé les dettes derrière eux.

*Une vieille dame aisée* : Ils ne disaient pas qu'ils allaient en Israël, mais à leur retour [à l'occasion de visite aux cimetières ou pour participer à des pèlerinages sur les tombes des saints], ils montraient les photos de leur fils soldat en Israël. Pour partir, ils ont caché leur argent et ils ont dit qu'ils devaient partir pour se soigner avec les certificats des médecins juifs des années 1950... Les juifs sont partis pour la Palestine, ils sont allés occuper la Palestine, en fait comme dit le proverbe, « il ne faut pas faire confiance à un juif, même pas s'il est converti depuis 40 générations ».

Certains rappellent les avantages que les Marocains musulmans ont tiré du départ des juifs : lots de laine (un bien considéré à l'égal de l'or), maisons dans le *mellah*, magasins à des prix inférieurs à ceux du marché, postes de fonctionnaires laissés vacants ou même prothèses dentaires réalisées en plus grande quantité parce qu'elles étaient plus chères en Israël.

*Un matelassier* : Les juifs qui partaient vendaient la laine parce que la laine était chère. Moi, j'étais petit, je suis allé avec mon père acheter la laine moins cher.

*Un technicien en dentisterie* : Ils sont partis dans les années 1970. Dans ces années-là, j'ai commencé à faire des prothèses dentaires pour ceux qui partaient, même en double, parce qu'au *bladehom* [dans leur pays], elles étaient plus chères, alors ils en achetaient deux avant de partir... Ils disaient qu'ils partaient pour la France mais de là ils allaient tous en Israël.

La plupart du temps, nos interlocuteurs du souk évoquent le départ des juifs avec sympathie et nostalgie et font état de leur nostalgie : ils insistent sur la douleur de ceux qui ont dû quitter le Maroc, rappellent chaleureusement, en citant son nom, le dernier juif à partir, et évoquent ceux qu'ils ont vus revenir.

*Un marchand de bibelots* : Entre juifs et Marocains (*yhûdi w-maghribi*) il n'y a aucune différence, les Marocains les aiment beaucoup et quand ils sont partis on leur a gardé leur place ici, pourquoi sont-ils partis ?

*Un marchand de tissus* : Barouk est parti et revenu.

*HSH* : — Par regret ou par nostalgie ?

— Pour la nostalgie et vendre ses biens, les juifs regrettent leur départ mais ils ne peuvent plus faire marche arrière, ils reviennent juste pour visiter. Puisqu'ils ont tout vendu ils ne peuvent pas revenir, s'ils n'avaient pas tout vendu ils auraient pu revenir... Il y avait un boucher juif qui est parti [la destination n'est pas précisée], il est resté un an là-bas et puis il est revenu pour six mois.

Les étudiants de Meknès ne répondent en général pas à la question sur les raisons du départ des juifs : ils évoquent le conflit israélo-palestinien, en faisant preuve de préjugés typiquement antisémites. Les perceptions des étudiants amazighs ou revendiquant leur amazighité se révèlent, en revanche, différentes.

*Un étudiant* : Bien que je sois un musulman pratiquant, je ne déteste pas les juifs mais pour ce qui est des juifs en Palestine, non, je n'aime pas ce qui se passe... D'ailleurs si quelqu'un vole les autres, on dit de lui « c'est un juif », ou s'il n'aime pas ses parents, on dit « il a du sang juif »... Il y a une hérédité historique, les juifs sont pour les complots, la complicité, ils ont toujours comploté.

*Un autre étudiant* : Les juifs qui quittent le Maroc pour la Terre sainte (*ard muqaddasa*)... Tant que les juifs restent au Maroc aucun problème, mais dès qu'ils touchent la Terre sainte palestinienne, alors ils deviennent des ennemis puisqu'ils veulent occuper la terre des Palestiniens, car la Palestine ce n'est pas la terre des juifs, chez nous, c'est la terre des Palestiniens.

*Un étudiant amazigh* : Mon père dit qu'aujourd'hui il y a de la pauvreté puisque les juifs sont partis. Je serais très content s'ils revenaient.

*HSH* : — Et la question palestinienne ?

— Ils n'ont rien fait.

*HSH* : — Ah bon! Ils n'ont rien fait aux musulmans ?

— Cela ne me concerne pas car je ne suis pas arabe, je suis amazigh.

*HSH* : — Et ta religion ?

— L'islam, mais je ne suis pas pratiquant.

## ***La féminisation de l'émigration***

Voyons à présent les réponses directes que nous avons obtenues. Ceux qui n'imputent pas l'événement à la fatalité (« C'est le destin qui les a fait partir » ; « Qui a voulu partir est parti, qui est resté est resté »), le banalisent (« Il y a pas mal de Marocains qui sont partis, il n'y pas que les juifs, chacun cherche quelque chose ») ou évoquent des raisons commerciales (« Ici il y avait moins de commerce »), insistent sur des motivations générationnelles ou familiales, sans que soient cernées les spécificités du départ des juifs des années 1960. Ce type d'explication peut être

résumé par la réponse d'un vendeur du souk : « C'est dans l'ordre des choses, les fils partent et les parents suivent. »

Nous rapportons ci-dessous une partie de l'entretien avec notre seul interlocuteur – un bijoutier – à avoir mentionné spontanément, encore que de façon très vague, le double meurtre en 1967, et à énoncer une causalité dont il prétend qu'elle est à l'œuvre dans toutes les migrations.

*Le bijoutier* : Les hommes ont été obligés de suivre le reste de la famille qui était déjà partie, ils se sentaient seuls et ils ont été obligés de suivre le même chemin et de partir.

*HSH* : — N'y a-t-il pas eu des excès en 1967 ?

— J'ai entendu dire qu'il y a eu deux meurtres mais je ne sais pas ce qui s'est passé. Les juifs étaient des gens réservés qui ne causaient pas de problèmes. Mais, à partir de 1967, des Marocains qui n'avaient rien de mieux à faire ont commencé à les embêter. Mais pas au point de les pousser à partir, le vrai motif pour lequel les juifs sont partis, c'est la famille, à chaque fois qu'une famille s'en va, la famille d'à côté la suit.

Cette représentation de l'émigration met en avant l'effet boule de neige typique des vagues migratoires : elle renvoie au sentiment d'inéluctabilité que nous avons évoqué plus haut.

Ce qui est souligné c'est la dimension collective et temporelle de l'émigration : « Quand ils sont partis, ils sont partis tous ensemble. »

La description des parents qui suivent leurs enfants se fonde sans doute sur l'observation de ce qui se passe de nos jours assez couramment chez les juifs marocains de la classe moyenne, selon un schéma qu'on pourrait résumer ainsi : les parents attendent que les enfants obtiennent leur baccalauréat pour les envoyer à l'université en France, où ils connaîtront leur futur conjoint, tout en sachant que, de la sorte, eux-mêmes finiront par les suivre.

L'émigration n'a du coup rien de spontané et encore moins d'inéluctable ; il s'agit d'un projet organisé et préparé par des parents, aux attentes desquels les enfants ne font que répondre, en les reprenant à leur compte. Ce schéma, qu'on retrouve au Maroc, comme ailleurs, entre dans les diverses politiques du regroupement familial.

Cependant, nos interlocuteurs tendent à attribuer l'entière responsabilité des départs aux jeunes gens, qui auraient ensuite entraîné la mère et, seulement en dernier lieu, le père. Le départ est donc vu comme la conséquence d'une sorte de stratégie, mise en œuvre par les enfants avec le consentement de la mère, qui en dernier ressort contraint le chef à partir, l'homme, le membre de la famille le plus rétif à quitter le Maroc.

La construction de ce type de perception a sans doute été facilitée par le choix pro-sioniste d'un certain nombre de jeunes juifs marocains des années 1950 et 1960. Contactés par le Mossad à travers les mouvements de la jeunesse juive, par exemple le Dror, ces derniers sont d'abord revenus clandestinement au Maroc comme activistes d'organisations sionistes, avant de partir définitivement pour Israël.

Une action considérable, au grand impact sur l'opinion publique, a par ailleurs été exercée par l'organisation israélienne Alyat ha-no'ar, qui a créé au Maroc un réseau d'activistes<sup>36</sup> chargés d'organiser les départs vers Israël d'enfants et d'adolescents des grands centres juifs marocains, parmi lequel Meknès, dans les années 1950<sup>37</sup>.

On peut aisément imaginer à quel point le spectacle d'autobus remplis d'enfants et d'adolescents qui partaient seuls, laissant leurs parents au Maroc, a pu déconcerter les voisins musulmans. Les mères des jeunes en question – de jeunes filles, en particulier – ont souvent tenté de s'opposer à ces départs par tous les moyens. Un écrivain originaire de Mogador, interviewé en Israël, raconte qu'en le voyant monter avec son frère et sa sœur dans l'autobus affrété par l'Alyat ha-no'ar, sa mère s'est précipitée sur sa sœur, qu'elle a ramenée à la maison *manu militari*.

Un juif de Meknès se rappelait la douleur de sa mère lorsque ses sœurs aînées partirent jeunes pour Israël : « Elles sont parties jeunes, ils sont venus, les sionistes, et ma mère leur en a beaucoup voulu, ce n'était pas une situation rose, ça a été très dur. »

Il n'en reste pas moins que les femmes se sont souvent senties, en tant que « gardiennes de la tradition », davantage investies du devoir d'organiser l'avenir de leurs enfants : elles ont ainsi assumé un rôle de premier plan dans la décision de partir ou rester<sup>38</sup>. Le climat d'incertitude générale s'exprimait de toute façon dans les familles, qui ne voyaient pas clairement quelle décision prendre, et demeuraient sous l'influence du sentiment d'inéluctabilité précédemment décrit. À ce titre, le témoignage d'une femme de Casablanca, encore petite fille à l'époque que nous évoquons, et dont les parents ont finalement décidé de ne pas partir, nous semble digne d'intérêt : « Mes parents nous ont inculqué qu'à un moment donné il fallait partir, je ne sais pas

---

36. Sur l'action de l'Alyat ha-no'ar en Afrique du Nord, voir Avi Picard, "Self religiosity: the Identity of North African Youths in Israel in the 1950's", *The Journal for the Study of Sephardic and Mizrahi Jewry*, hiver 2008-2009, p. 132-168.

37. D'autant plus que dans les mêmes années, Israël refusait d'accueillir les personnes âgées ou handicapées en provenance du Maroc.

38. Arlette Berdugo, *Juives et Juifs dans le Maroc contemporain*, Paris, Geuthner, 2002, p. 17.

pourquoi. Alors, c'est comme si on était assis entre deux chaises. Mes parents disaient, on va partir, on va partir. Aujourd'hui, ils disent : On ne va pas partir. »

Parfois, dans des milieux plus aisés, les premiers à partir ont été les enfants accompagnés de leur mère, les pères de famille demeurant au Maroc pour expédier les affaires restées en suspens<sup>39</sup>. Dans d'autres milieux, les hommes sont partis les premiers, en quête d'un travail et d'un toit, pour ensuite faire venir leur famille.

Lucette Valensi a retranscrit le témoignage d'une femme qui a quitté le Maroc après la guerre de 1967. En écho avec ce qui a été avancé plus haut, elle déclare avoir pris la décision de partir de son propre chef. C'est également elle qui a décidé de revenir:

J'avais peur, j'avais peur des Arabes. Quand j'ai dit que je quittais le Maroc, mon mari répondit "Va, trouve-toi un endroit en France, un mois, deux mois avec les enfants..." Un an plus tard, j'étais désolée. J'ai dit à mon mari "Rentrons". Mais les enfants ne voulaient plus repartir.<sup>40</sup>

Malgré la variété des situations personnelles, ce qui ressort des entretiens c'est la prégnance d'un modèle, déjà évoqué, où l'homme n'a pu que se trouver *contraint* au départ.

*Le technicien en dentisterie* : Il y avait un juif qui ne pouvait pas vivre loin du Maroc, alors il est revenu mais ses enfants sont venus, ils ont vendu son magasin et il a été obligé de partir.

*Un menuisier* : Amor avait deux fils et trois filles, ils sont partis les uns après les autres pour faire leurs études, la mère les a suivis et, lui, il est resté seul et il a été obligé de partir pour rejoindre sa famille, sa famille l'a obligé à partir.

*Un marchand de tissus* : Leurs enfants, une fois les études finies, sont partis. Eux, ils les ont suivis, c'est la seule raison qu'ils avaient de partir, c'est à cause de leurs enfants, les femmes, elles, ne pouvaient pas vivre loin de leurs enfants et elles les ont suivis. Et évidemment les hommes ne peuvent pas rester tout seuls et ils ont été obligés de suivre les femmes et les enfants.

*Un percepteur* : Ils disaient toujours : « C'est mes gosses qui me font partir, moi je ne quitterai jamais le Maroc »... En France dans un hôpital j'ai rencontré un juif marocain qui m'a dit : « Tu vois ici ? Comme on mangeait bien [au Maroc] ! Ce sont les enfants qui m'ont fait venir ici ! »

---

39. Michael, Laskier 1990, "Developments in the Jewish Communities of Morocco 1956-76", *Middle Eastern Studies*, 26, 4, 1990, p. 465-505, p. 497.

40. Lucette Valensi, "From Sacred History to Historical Memory and back: The Jewish Past", *History and Anthropology*, 2, 1986, p. 283-305, p. 301.

Le même homme fait allusion à l'action d'un comité juif, peut-être l'Agence juive. Il pointe ce qu'il pensait être le but ultime de ces départs : le peuplement d'Israël ; c'est là un discours que reprennent également d'autres interlocuteurs.

Ce sont leurs enfants qui les ont fait partir et puis le comité juif. Je me souviens très bien, j'avais un ami intime, israélite, juif, mais avec une femme qui chantait comme Oum Kalsoum, elle adorait Oum Kalsoum. Ils avaient des filles qui ne se comportaient pas bien, elles fréquentaient la ville nouvelle, les Marocains. Elles ont commencé à se prostituer et alors le comité leur a dit : « Vous devez partir et quitter le Maroc. » Le père pleurait et la mère aussi, mais qu'est-ce qu'ils pouvaient faire ? C'est le comité qui décide et qui impose, ils veulent peupler, les sionistes, Israël.

*Une enseignante* : Je crois que les enfants sont partis pour les études (*elle se réfère aux départs actuels*).

*HSH* : — Mais ils sont partis bien avant, dans les années 1960, 1970.

*La fille de l'enseignante* : — La politique, il y avait des accords entre pays, il fallait plaire à Israël.

*Un commerçant* : En effet il y avait une certaine forme de racisme envers eux, et puis il y avait l'encouragement à partir pour remplir la Palestine de plus de juifs, comme ça il y avait la majorité.

D'autres soulignent qu'il s'agissait là de pauvres gens qui s'étaient fait berné par le discours des organisations juives internationales.

*Une vieille dame aisée* : Quand ils sont partis, ils sont venus nous dire au revoir, une dame a embrassé un arbre, un citronnier, et elle a demandé pardon au citronnier pour tous les fruits qu'elle lui avait pris. Elle a expliqué son départ par le fait qu'il y a des gens qui sont venus les voir, des Américains, et ils leur ont dit : « Si vous voulez revenir à votre terre d'origine – c'est-à-dire la Palestine –, c'est le moment propice pour y aller, si vous n'y allez pas, les musulmans vont vous jeter aux chiens après votre mort.

Le souvenir de la voisine qui voit une femme juive embrasser un citronnier avant son départ évoque d'autres récits sur la femme palestinienne contrainte de quitter sa maison et son citronnier<sup>41</sup>, le citronnier renvoyant métonymiquement à l'exil au Proche-Orient et en Afrique du Nord.

L'entretien que nous a accordé le percepteur soulève en réalité un autre des points développés dans les deux films *Adieu mères* et *Où vas-tu Moshe ?* sur lequel d'autres juifs émigrés sont revenus : la crainte de voir une de leurs filles se marier avec un musulman dans le cas où la famille serait restée au Maroc. À partir du moment où les

---

41. Susan Slyomovics, *The Object of Memory : Arab and Jew narrate the Palestinian Village*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1998, p. XX-XXI.

vagues de départ devenaient un phénomène significatif, le nombre de partenaires éventuels pour les jeunes filles juives restées au Maroc se réduisait, les possibilités qu'elles contractent un mariage mixte augmentaient. Selon divers témoignages, ce phénomène étant devenu un motif suffisant pour pousser la famille entière à émigrer. Dans l'entretien ci-dessus, le percepteur parle de prostitution : le terme peut simplement indiquer des rapports plus libres que ceux communément acceptés par la société marocaine et qui étaient source d'angoisses pour les familles. La socialisation intercommunautaire ayant augmenté, la distance sociale s'était réduite, les tabous étaient bousculés et la peur des mariages mixtes pouvait se transformer en panique, poussant les familles à s'en aller comme à exercer une violence envers les filles pour les obliger à partir<sup>42</sup>.

*Une dame juive* : Les gens partaient en Israël, ils ont eu peur à un moment donné, ils étaient tous pris de panique, pour les enfants... Comme les voisins et tout, il y avait une proximité très très étroite, donc ça se passait bien, ils ne voyaient pas de tabou, vous voyez...

Ce qui demeure remarquable dans les entretiens faits auprès des musulmans, c'est la tendance à imputer aux juifs eux-mêmes les raisons de leur départ. En dernière instance, les hommes se seraient laissés entraîner de mauvais gré par leurs enfants, leurs épouses ou par leurs comités pour peupler Israël.

*Un vendeur de bleus de travail* : Ils étaient tout à fait en sécurité, c'est eux qui ont voulu partir, il y a eu un encouragement d'Israël qui les a poussés à partir.

*Un marchand de chaussures* : Même si ici ils n'avaient aucun ennui du fait qu'ils étaient juifs, ils sont partis pour être avec les Israéliens.

*Un bijoutier (en nous montrant un hebdomadaire qui cite un article de Ha-Arets dans lequel on apprend que les juifs ayant quitté le Maroc demandent une indemnisation au Maroc)* : Ils ont quitté de leur propre volonté le Maroc, ma famille a acheté la maison d'un juif en 1968 pour 4 500 000 dirhams [45 000 nouveaux dirhams] et celui-ci avait quitté le Maroc de sa propre volonté ! Ils sont partis à cause d'Israël, quand Israël a voulu remplir le pays.

*Un marchand de bibelots* : Ils sont partis puisqu'ils l'ont voulu, personne ne leur a dit : « Allez-vous en d'ici » et quand ils voudront revenir ils pourront revenir, ils étaient comme des frères et même notre religion, l'islam, insiste sur les autres religions, ce n'est pas comme dans d'autres pays dans lesquels on se déteste, on déteste les juifs, on déteste les chrétiens, on déteste les autres religions.

---

42. Voir Meir Knafo, *Le Mossad*, op. cit., p. 356-357.

Certains de nos interlocuteurs vont jusqu'à souligner que leur départ était en germe depuis longtemps, puisque les juifs ont toujours dû « donner de l'argent pour la Terre promise ». Ces derniers faisaient régulièrement des dons aux caisses de solidarité avec Israël qui se trouvaient dans les magasins : cela pouvait être considéré comme la preuve qu'ils envisageaient de partir depuis longtemps.

*Le technicien en dentisterie* : À l'époque, les juifs mettaient de côté un pourcentage pour chaque objet qu'ils vendaient, ils le mettaient de côté pour Israël et toutes les semaines le *Chazzan* (rabbin) passait récupérer cet argent pour Israël. Un juif, Lazar, avait un café et chaque fois qu'il vendait quelque chose il mettait quelque chose, par exemple il mettait dans une boîte pour Israël 50 centimes pour chaque bière qu'il vendait.

Pour les étudiants qui n'ont pas connu les départs des années 1960 et 1970, nos questions entrent en résonance avec celles qui concernent les émigrations d'aujourd'hui.

*Un étudiant* : Pourquoi ils sont partis ? Parce que c'est difficile de vivre au Maroc : les juifs n'arrivent pas à vivre ici, c'est difficile de vivre ici, pas seulement pour eux, mais pour nous aussi.

*Un autre étudiant* : Ils partent pour le monde entier, mais surtout pour Israël. Les juifs vivent en réseau, ils partent à travers le réseau de la famille et des amis, c'est plus facile.

Personne n'a évoqué le cas des hommes partis pour Israël en laissant leurs femmes au Maroc : de tels cas ne devaient pas être si rares étant donné qu'une modification significative est apportée à la *kétouba* marocaine à partir des années 1950 : on s'est mis alors à coller les photos des deux époux avec leurs signatures et le cachet du tribunal rabbinique pour éviter les fraudes de la part de maris qui demandaient à émigrer en Israël avec une autre femme<sup>43</sup>.

Ce qui est certain, c'est que la population musulmane se trouve de la sorte exonérée de toute responsabilité.

---

43. Moshe Ammar, « Wedding Orders and the *Ketubba* text among Moroccan Jews since the XVIth Century », *The Jewish Traditional Marriage in Morocco*, J. Chetrit et al., (éd.), Haifa, University of Haifa and the Ministry of Education, 2003, p. 107-185, p. 182 (en hébreu).

## ***Le traumatisme des juifs restés***

Mais c'est aussi pour les juifs qui sont restés que les grandes vagues de départs ont provoqué des traumatismes.

Dans *La Renaissance, mémoire d'une marocaine juive et patriote*, livre-témoignage de Nicole Elgrissy Banon<sup>44</sup>, on lit :

« Me voilà petite fille, affrontant l'énorme tristesse de devoir dire adieu à tous les membres de ma famille et à nos voisins juifs décidés à quitter le Maroc après ces événements annonciateurs de haine entre juifs et musulmans. Panique, départs massifs, adieux baignés de larmes. Plus de cousins, plus de tantes, plus d'oncles, et le pire pour moi, plus jamais de grands frères à mes côtés. »

« Je me vois encore du haut de mes 9 ans, déchirée, déchiquetée, dire au revoir à mon frère Armand parti en Israël sous la pression et l'influence de ma tante Annette, elle même affolée par les rumeurs qui circulaient dans la communauté juive cette année-là. »

Parmi les juifs restés à Meknès et que j'ai interviewés, on se plaint de la situation difficile d'une communauté devenue minuscule (entre 70 et 80 personnes) et vieillissante qui n'arrive plus à gérer le quotidien :

*Une dame* : C'est très grave (sans le rabbin), pour les *dinim*, quand j'ai besoin d'une réponse sur quoi faire je dois appeler Casablanca, Israël, la France.

*Une autre dame* : À Meknès, on a eu une vie magnifique, c'était la petite Jérusalem, il y avait 22 000 juifs, il y avait des écoles, des *yeshivot*, les lubavitch sont venus ici dès 1948, c'est la première ville qu'ils ont choisie, mais la paix de ceux qui viennent ici est totale, il y en a qui disent : « Ah, si on pouvait reformer une grande communauté juive dans cet endroit ce serait extraordinaire ! »

*Un ancien fonctionnaire du ministère de l'Agriculture* : Il y avait une ambiance que nous avons vécue dans cette forme de ghetto qui pour moi avait une importance considérable, il y avait un bienfait énorme, contrairement à ce qu'on pouvait penser, tout le monde connaissait tout le monde... on connaissait la qualité et les défauts de tout le monde...

*Un concessionnaire de voitures* : Autrefois, il y avait 18 000 personnes regroupées au Mellah, de grandes familles, des gens qui se connaissaient, imaginez que vous appartenez à une communauté de 18 000 personnes et tout le monde vous connaît. C'est extraordinaire. On a du mal à reconstituer ce passé qui était féérique... et puis il a eu 1967, un policier a tiré sur un jeune<sup>45</sup>, il y avait une tension mais on n'a jamais souffert physiquement.

---

44 *Op. cit.*, p. 21.

45. Dans le souvenir du concessionnaire des voitures, le souvenir du double meurtre s'est transformé :

*Un retraité* : On regrette le passé, c'était l'insouciance générale. Il n'y avait pas de problèmes économiques, on se suffisait de n'importe quoi, on était inconscient, on était heureux et tout.

*Un architecte (pendant une visite au Nouveau Mellah)* : Cette rue était toute une rue de juifs, là il y avait le restaurant des Chetrit qui sont maintenant au Canada, là il y avait les boutiques des épiciers juifs [il indique des épiciers musulmans qui ont pris la place des juifs] : quels moments magnifiques qu'on a passés ici !

*Une dame qui travaille dans une entreprise* : Vous avez vu la salle de la communauté ? Il n'y a pas longtemps elle était pleine à craquer, après on a occupé la moitié et maintenant un petit quart...

## **Conclusion**

Le meurtre à coups de couteau des deux jeunes gens de Meknès a donc été refoulé de la mémoire collective et recouvert par un discours, partagé, selon lequel les musulmans marocains n'ont eu aucune responsabilité dans le départ des juifs. Généralement, lorsqu'on aborde ce sujet, on ne trouve pas de manifestation de sentiments d'empathie envers les voisins d'antan, dont on venait juste auparavant, pendant l'entretien, de regretter le départ. Il semble s'agir d'un changement de registre : les souvenirs agréables se transforment en amertume. La grande vague qui a emporté les juifs au loin, « les événements » – comme les juifs les nomment – contre lesquels ils ont lutté de toutes leurs forces, est difficile à évoquer. Pour les juifs également c'est un sujet ambivalent :

Depuis l'indépendance, ils savaient qu'ils ne pouvaient pas, qu'ils ne pourraient pas rester au Maroc. Pourtant de toutes leurs forces, et de toute la puissance d'une mémoire séculaire, ils refusaient l'idée d'un départ... Ébranlés, effrayés par ce qu'ils appelaient « les événements », ceux d'entre eux qui le pouvaient faisaient des voyages exploratoires...<sup>46</sup>

Selon les juifs restés à Meknès, la nostalgie est terrible aussi pour ceux qui sont partis « puisque même s'ils sont partis, ils ont l'âme arabe du Marocain, c'est le destin qui les a fait partir ! ».

---

il ne s'agit plus que d'un jeune seulement et pas de deux, et, de façon symptomatique d'une inquiétude qui perdure, les forces de l'ordre sont associées au crime, au point d'en être désignées comme responsables.

46. Anny Dayan Rosenman, 2003, « Ciné-Casa », *La Méditerranée des Juifs. Exodes et enracinements*, P.Balta, C. Dana, R. Dhoquois-Cohen, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 213-220, p. 213.

D'après les représentations que nous venons de rappeler, ce sont les pères de famille juifs qui auraient montré un manque de virilité et un défaut d'autorité et de puissance en finissant par se laisser dominer par leurs enfants et leurs femmes. En féminisant de la sorte l'émigration, on recycle les anciennes représentations en de nouvelles. Il est intéressant de souligner qu'on retrouve ce cliché en Israël dans les récits sur l'immigration *mizrahi* (des juifs originaires des pays arabes) et sur le processus de leur intégration. Dans la littérature et au cinéma, les immigrés sont souvent représentés comme des personnages faibles, féminisés, ayant perdu tout contrôle sur leur famille et sur eux-mêmes<sup>47</sup>. Le choix du départ finit donc par être considéré comme l'option des faibles et des craintifs, confirmant par là la perception que le Marocain musulman a du juif marocain – le juif a toujours peur<sup>48</sup>, il est si peu viril qu'on l'assimile couramment à une femme – et le réassurant sur son identité et sa virilité propres forcément différentes. L'image du juif puissant, assimilé au combattant israélien, est contradictoire et inquiétante, surtout parce qu'elle obligerait à s'interroger sur les raisons de la peur atavique du juif au Maroc. Étant donné que la représentation traditionnelle du juif peureux et non viril était considérée dans nombre de discours comme une caractéristique *naturelle* des juifs, elle tend à se maintenir face à la nouvelle représentation du juif puissant, militariste et viril, qui elle, est refoulée.

« C'est Dieu qui leur a donné la qualité d'être peureux, même s'ils ont les avions et les armes, ils ont toujours peur des musulmans », dit un marchand de draps dans le souk de Meknès.

À la différence d'autres questions qui mettent en jeu des perceptions variées selon que les interlocuteurs appartiennent aux classes populaires ou aisées, les questions sur

---

47. Yaron Peleg, "From Black to White: changing Images of Mizrahim in Israeli Cinema", *Israel Studies*, 13, 2, 2008, p.122-145, p. 133.

48. La thématique du « juif peureux » est récurrente dans nos interviews. Elle s'enracine dans un discours ambivalent : le juif qui a peur est censé se soustraire aux situations susceptibles de générer du danger ou de la violence, les « bagarres » par exemple, ce qui a pour corollaire qu'il recherche la paix et peut donc devenir un agent de pacification. C'est la raison pour laquelle deux adages revenaient souvent qui, malgré leur signification différente, étaient l'un et l'autre utilisés dans les références au *yhûdi khouwaf*, « juif peureux », *kay khaf fhal lyhûdi*, « Avoir peur comme un juif », et *lebs taghiah diyal l-yhûd*, « Celui qui cherche la paix, mets la kippa des juifs ! ». « Apporter la paix » est perçu comme l'une des facultés des juifs qui, pour ce faire, sont susceptibles de recourir à leurs pouvoirs surnaturels et magiques. Leur capacité à faire intervenir le surnaturel selon leur bon plaisir, pour le bien comme pour le mal, explique également la crainte qu'ils inspirent.

le départ mettent en lumière une homogénéité des ressentis dans les diverses couches de la population sur un point vécu encore aujourd'hui comme problématique.

Les différences résident en ce que les vendeurs du souk peuvent, avec une plus grande facilité, dire qu'Israël est le pays de l'émigration des juifs, en ayant recours à l'expression qui était utilisée à l'époque par les juifs eux-mêmes : « leur pays », une expression qui dénote toutefois le fait qu'on ne considère pas que le Maroc était leur pays. Ils peuvent également rappeler avec émotion le souvenir du dernier juif qu'ils ont vu partir, dont ils connaissent parfois également le sort ultérieur parce qu'un contact a été maintenu. Ils sont capables de citer divers exemples de l'« honnêteté » des juifs, ce qui constitue un autre des *leitmotive* de notre recherche. La fréquentation quotidienne du voisin d'étal ou de palier, la cohabitation dans l'espace du *mellah*, la proximité dans les rapports sociaux et la convivialité judéo-musulmane typique du Maroc influencent encore de nos jours les perceptions dans cette catégorie de la population. Mais sur la question des départs, les différences de représentation entre couches sociales se révèlent moins significatives, comparées à d'autres thématiques liées aux relations entre juifs et musulmans.

Le refoulement du souvenir de l'agression à coups de couteau des deux jeunes juifs dans le *mellah* de Meknès en 1967 et le manque de références au climat d'intolérance envers les juifs et à l'angoisse des juifs dans ces mêmes années demeurent des données que nous retrouvons chez tous les interlocuteurs – sauf les intellectuels –, indépendamment de leur appartenance sociale. Cette réalité entrant en contradiction totale avec l'image que le musulman marocain se fait de lui-même, on voit mieux pourquoi elle n'a pas encore droit de cité au Maroc. L'événement traumatique du départ, pénible et inattendu, d'une des composantes historiques de la société marocaine (la phrase « Je regrette leur départ, j'étais surpris de ce départ » revient assez fréquemment) est nié et occulté. Il n'a pas suscité de débat sur le statut des minorités à l'intérieur de la société marocaine, pas plus que sur l'intégration des juifs dans un nouvel État-nation arabe, ou sur la responsabilité de la population musulmane dans ce même départ.

Notons ce qu'un colonel de Casablanca, Driss Ben Omar, aurait dit à un responsable de la Hebrew Immigration Associated Society, censée organiser le départ des juifs : « Nous avons autorisé la HIAS à organiser l'émigration des juifs des classes pauvres, et à la place vous prenez les gens les plus utiles au pays comme

les employés des postes les plus expérimentés... »<sup>49</sup> Le responsable de la HIAS aurait répondu qu'il pouvait toujours mettre des Marocains à la place des juifs qui partaient. Le colonel aurait alors rétorqué : « Vous les Européens, vous avez des conceptions déformées. Les israélites sont des Marocains exactement comme les musulmans, comme moi, et je regrette leur départ. Je n'ai pas regretté le départ des Français, mais le départ des juifs marocains, je le regrette absolument. »<sup>50</sup>

Ce départ a créé un traumatisme même auprès des juifs qui ont décidé de rester et de résister à la vague des rumeurs et aux sentiments de panique. Ceux qui sont restés ont assisté à l'éclatement et à la dispersion des familles aux quatre coins du monde et cela à un moment où les moyens de la communication n'étaient même pas ceux de la fin des années 1980.

Edmond Amran El Maleh, dans sa préface aux *Récits du mellah*<sup>51</sup>, a qualifié le départ des juifs de « tragédie » : « Tragédie parce que précisément la complexité de l'événement défie toute explication rationnelle, parce qu'une fois épuisés les polémiques, les arguments d'une certaine idéologie, la question revient obsédante : Pourquoi sont-ils partis ? » La meilleure réponse semble être celle que trouve Ami Bouganim lui-même : « Pour ma part, je n'osai pas demander au gardien du cimetière avec qui j'avais passé des journées entières à évoquer le *mellah*, ses misères, ses joies, ses scandales, pourquoi lui-même était resté à Mogador, alors que tous les juifs étaient partis, emportés par l'Histoire. »<sup>52</sup>

En effet, c'est l'Histoire avec ses lois qui dépassent les individus, dont on a essayé de détecter certaines composantes, qui a joué la note finale. Mais c'est une histoire faite par des individus, des mouvements, des idéologies. Et non pas pas par des forces irrationnelles et incontrôlables.

---

49. Meïr Knafo, *Le Mossad*, op. cit., p. 561.

50. *Ibid.*

51. Ami Bouganim, *Les Récits du mellah*, Paris, Lattès, 1981, p. 9.

52. *Ibid.*, p. 54.